

Traduire Örkény

Les quelques textes qui sont ici présentés ont été élaborés au cours de mon séminaire de traduction littéraire, au Département de Français de l'Université Eötvös Loránd de Budapest, pendant le premier semestre 1990.¹

Les étudiants aiment traduire, veulent traduire. C'est parfois une demande de facilité: traduire leur paraît une tâche plus aisée que créer un texte autonome. C'est aussi tout le contraire: ils prennent vite conscience que traduire est un travail difficile, ingrat, imparfait, au sens propre du terme: jamais définitif.

Traduire implique un pari: la perfection doit être possible. A la recherche de cette perfection alternent frustration et excitation. Il s'agit de combler un écart, entre le texte original et la langue d'arrivée, entre l'étranger et le familier, ou l'inverse. C'est là précisément, je crois, le stimulus pédagogique de ce séminaire de traduction. Les rôles sont apparemment inégaux. Les étudiants sont tous hongrois. Le professeur est seul francophone: double tentation d'avoir le dernier mot ("c'est gauche", "c'est lourd", "ça ne se dit pas".) En réalité les "trouvailles", les expérimentations stylistiques de l'apprenant font prendre conscience à l'enseignant du caractère éventuellement conventionnel, plat et fade, de son propre style!

Enfin, les rôles sont inversés lorsqu'il s'agit de lire le texte hongrois. Les étudiants sont ici en situation de supériorité. C'est leur langue, c'est leur culture, c'est leur écrivain. Ils ont l'initiative, la responsabilité du commentaire, de l'analyse. Mais en français, sous le regard étranger du Français, l'évidence familière révèle parfois des reliefs insoupçonnés.

Pourquoi Örkény et ses *Egyperces novellák* (*Minimythes* dans la traduction de Tibor Tardos)? A priori ce choix n'étonne sans doute personne, tant l'oeuvre est célèbre en Hongrie. Qui plus est, ces textes brefs sont une matière idéale pour un travail fractionné en "heures de cours" et bien d'autres enseignants en ont eu l'idée avant moi.

Mais il se trouve que ces nouvelles rythment ma propre découverte de la Hongrie. Des années auparavant, sans y comprendre grand-chose, sans que même s'éveillât mon intérêt, j'avais lu quelques unes des textes traduits par Tibor Tardos. Il y a trois ans, je lisais mon premier texte en hongrois: *A Végzet*. Un an plus tard, je commençai à comprendre.

En vue de cette publication, j'ai retenu cinq nouvelles: *A Végzet* (*Fatalité*),

¹ Ont participé à ce séminaire et aux traductions: Boros Edina, Kováts Sasvári Ilona, Lutter Andrea, Majoros Ottó, Nagy Mónika, Nyakas Tünde, Orosz Zsuzsanna, Tésenyi Ferenc, Tomasovszky Orsolya.

Étvágy (Fringale), *Gondolatok a pincében (Pensées dans un souterrain)*, *Üzenet a palackban (Message dans une bouteille)*, *Nézünk bizakodva a jövőbe (Ayons confiance en l'avenir)*.

Le choix de *Végzet* entraîne les deux suivants. Il y a, commune aux trois récits, la métaphore qui traite les humains en animaux et inversement.

Dans *Végzet*, les humains sont exterminés comme des insectes nuisibles, par un insecticide précisément ("rovarirtó szer"). Dans *Étvágy*, les prisonniers du camp deviennent des "termite", des "points noirs", des "vers", qui dévorent tout, ces images étant elles-mêmes associées à des forces naturelles dévastatrices (tremblement de terre, inondation ou raz-de-marée) et répugnantes ("mint egy kukactenger hullámverése" = "comme une mer de vers qui déferle"). Dans *Gondolatok...*, la métaphore fonctionne dans les deux sens: le rat se rêve petite fille, mais le rat et le genre humain sont réunis dans le "nous" du narrateur ("mert ilyen telhetetlenek vagyunk!" = tant nous sommes insatiables!).

Dans ces trois nouvelles l'évacuation de la psychologie, qui permet l'oeuvre grotesque, ne se fait pas de la même façon. Dans *Végzet*, à la faveur du conte populaire parodié, opère une mécanique absolument insensible. Le père, la mère, les deux enfants, les voisins etc... sont des abstractions nécessaires pour mettre au point ce jeu de massacre où les humains tombent... comme des mouches. Dans *Étvágy*, il y a une complication des effets narratifs. On retrouve en introduction le motif du conte populaire. Vient ensuite une narration à la première personne du pluriel, scrupuleuse et réaliste, du type "Souvenirs de camp". La fantasmagorie n'en est pas absente ("már messziről ránk vigyorogtak sárga fogazatukkal" = "du plus loin qu'elles nous voyaient, [elles] ricanaient de toutes leurs rangées de dents jaunes"). Elle devient fantastique cauchemardesque dans la deuxième moitié du récit. Le "nous" du narrateur est alors submergé, englouti, encore plus que le traîneau et son petit cocher. Mais le mot de la fin, le "trousseau de clés" arrache brusquement le lecteur au récit fantastique: c'est l'effet "grotesque".

On observe donc dans *Étvágy* une complication de la narration, un volontarisme brutal de l'effet grotesque (et l'on comprend bien pourquoi: c'est qu'il y a, au coeur du récit, l'horreur vécue du camp de concentration). Dans *Végzet* au contraire, il y a une économie frappante des moyens narratifs, des détails significatifs, une ellipse du sens bien cohérente avec le conte populaire (la distraction fatale de la cuisinière n'est pas expliquée), une préparation de l'effet grotesque avec, par exemple, l'intrusion progressive du contexte moderne dans le cadre archaïque du conte populaire.

Végzet, ce serait le mécanisme grotesque à l'état pur. *Étvágy* utilise explicitement un vécu douloureux personnel, celui de l'auteur, et en même temps, pour ainsi dire "historique" (les camps de concentration). Dans *Gondolatok a pincében* le titre affiche d'emblée l'intention grotesque (il parodie les *Gondolatok a könyvtárban*), les chimères humaines sont moquées à travers la métaphore animale, pourtant, phénomène rare chez Örkény, l'émotion perce (ou est-ce une illusion psychologisante du lecteur français?)

On retrouve le procédé de la parodie moqueuse dans les deux dernières nouvelles: *Üzenet a palackban* ou *Comment Becze Benedek inventa la brasse* et

prophétie euphorique dans *Nézzünk bizakodva a jövőbe*. Le lecteur français sera sans doute sensible à la fantaisie stylistique (enflure et minutie incongrues dans *Üzenet...*) ou proprement linguistique (dans *Nézzünk...*) qui s'y donne libre cours. Surtout, il pourra saisir le fil des rêveries qui hantent l'imaginaire hongrois, rêve d'une Grande Hongrie baignée par la mer, d'une langue rayonnant au-delà de ses frontières, rêve où s'exprime un traumatisme qu'il est souvent loin de soupçonner, enfermé qu'il est, parfois, dans ses certitudes héritées.

J'ai déjà fait allusion à la traduction de Tibor Tardos, publiée chez Gallimard en 1970. On se posera peut-être la question de l'utilité d'une nouvelle traduction. Mais outre le fait qu'il s'agit seulement d'un choix de nouvelles et qu'une traduction est rarement, ou jamais, définitive, c'était d'un intérêt supplémentaire dans le contexte d'un atelier de traduction. L'oeuvre de Tibor Tardos opposait une autre voix à celle du professeur et proposait parfois une autre interprétation. Nous avons préparé, chacun de notre côté les étudiants et moi, une traduction de la nouvelle retenue, il y avait ensuite discussion, mise au point d'une version unique, enfin confrontation avec celle de Tibor Tardos. Il était facile de remarquer une certaine infidélité, revendiquée d'ailleurs par l'auteur, qui parle d'adaptation et non de traduction: il condense, il amplifie, il remanie parfois le texte original, il omet des détails qui nous ont semblé importants (par exemple la complexité de la narration dans *Étvágy*). Son parti pris de traducteur est donc tout différent du nôtre. Surtout, ses "trouvailles" sont nombreuses et admirables, mais il n'en a sacrifié aucune et cela donne une redondance étrangère, il me semble, à l'oeuvre d'Örkény. Au lecteur de juger.

Fatalité

Il était une fois dans une toute petite ferme de la Grande Plaine Hongroise une famille, le père, la mère et les deux enfants, tous amateurs de pogatchas.² Quand elle en avait le temps, pour faire plaisir aux siens, la maman leur faisait une grande fournée de pogatchas.

Mais un jour, au lieu de farine, elle pétrit la pâte à l'insecticide. Au goût, ce n'était pas moins bon. Ils se régalerent de pogatchas et, au matin, ils étaient morts tous les quatre, le père, la mère et les enfants.

Le quatrième jour on les enterra et toute la parenté se réunit, avec les voisins, proches ou lointains, pour le repas de funérailles, comme il se doit. Ils burent un petit vin de la puszta et avec ils grignotèrent ce qui restait des pogatchas. Et les

² pogatcha: petit gâteau salé. les pogatchas cuits sous la cendre et donnés en viatique au fils parti à l'aventure, sont un motif fréquent des contes populaires hongrois (note du traducteur).

voilà partis ad patres, tous autant qu'ils étaient.

Les ambulanciers - le médecin, les deux brancardiers et le chauffeur - n'avaient plus rien à faire, seulement hocher la tête en faisant le tour de tous ces morts. Et avant de repartir, ils mangèrent quelques pogatchas avec un doigt de vin pour faire passer.

Sauf le chauffeur. Il ne pouvait pas boire de vin, puisqu'il conduisait, d'ailleurs il n'aimait pas les pogatchas. Mais ce qui restait encore dans le plat, il l'enveloppa dans du papier journal et le posa par terre à côté de son siège, pour ne pas le laisser perdre. Cela fera encore un heureux, pensait-il.

Et maintenant sauve qui peut!

Fringale

Loin, très loin, par-delà la double rangée de barbelés, apparut le traîneau. Comme sorti d'un conte: tiré par deux petits chevaux velus, conduit par un tout petit cocher à bonnet de fourrure, avec un chargement de miches de pain ventruës dont la sombre silhouette se détachait dans le lointain.

Il venait trois fois par semaine. Nous étions huit mille qui tous, toujours, le regardions. Parfois il apportait des têtes de cheval écorchées qui, du plus loin qu'elles nous voyaient, ricanaient de toutes leurs rangées de dents jaunes. Une autre fois du poisson salé, ou du millet, ou des conserves. Cela faisait du bien de regarder, même si c'était en pure perte, car le traîneau, devant le portail du camp, obliquait vers les entrepôts, où la majeure partie des aliments était volée.

Ce jour-là, il en fut autrement. Comme par miracle, le portail s'ouvrit et le petit cocher à bonnet de fourrure conduisit l'attelage droit dans la lagerstrasse. Au même instant le camp frémit, comme lorsque la terre se fend en deux.

Il y avait quatre rues dans le camp. Huit rangées de baraquements blottis sous la neige. Les portes s'ouvrirent, les rues s'emplirent, un flot de termites noires coula vers le portail.

Ce ne fut pas long.

Les points noirs encerclèrent le traîneau, le submergèrent, l'engloutirent, comme une mer de vers qui déferle. Ils se piétinèrent, grouillèrent quelques minutes, puis refluèrent dans la rue principale, s'éparpillèrent dans les ruelles et disparurent dans les baraquements. Le traîneau restait là.

Le traîneau restait là, mais ni le pain, ni les deux petits chevaux velus, ni le petit cocher à bonnet de fourrure n'étaient plus là. Seuls le traîneau vide, le manche du fouet et les pièces de harnachement qui ne sont pas en cuir: des chaînes, des boucles, des anneaux. Ah! et aussi un trousseau de clés.

Pensées dans un souterrain

Par une fenêtre cassée, le ballon était tombé dans le couloir du sous-sol.

L'un des enfants, la petite des concierges, une fillette de quatorze ans, descendit en boitant le ramasser. La pauvre avait eu une jambe sectionnée par le tramway. Elle était contente quand les autres la laissaient leur rapporter le ballon.

Le sous-sol était plongé dans la pénombre, mais il lui sembla que quelque chose avait bougé dans un coin.

- Minou! appela la fillette à la jambe de bois, la fille des concierges. - Mais comment tu as fait pour venir ici, mon petit minou?

Elle ramassa le ballon et s'en fut, aussi vite qu'elle pouvait.

Le sale vieux rat puant - c'était lui le minou - restait stupéfait. Personne ne lui avait encore parlé ainsi.

On l'avait toujours détesté, on lui jetait des morceaux de charbon, ou on fuyait devant lui, épouvanté.

Pour la première fois il songea comme tout aurait été différent, si le hasard l'avait fait naître chat.

Même - tant nous sommes insatiables! - tout de suite il poursuivit plus loin le fil de ses chimères. Et s'il était né petite fille, la petite fille des concierges, à la jambe de bois?

Mais là, c'était trop merveilleux. Là, il ne pouvait même pas l'imaginer.

Message trouvé dans une bouteille repêchée dans l'océan pacifique

Ici même, par dix-sept degrés de latitude sud et cent-cinquante-et-un degrés de longitude ouest, à peu près à la hauteur des îles d'Otaïti, dans des conditions météorologiques fort mauvaises, au cœur de la nuit obscure, parmi les vents déchainés, sous une pluie torrentielle, ballotté par une forte houle, quand les autres Hongrois, tous de braves matelots, eurent péri en mer, je m'avisai tout-à-fait par

hasard, qu'en lançant mes deux bras en avant et en les ramenant brusquement en arrière, comme si je ramais, tout en détendant les jambes comme font les grenouilles pour sautiller, alors, au lieu de couler moi aussi et de me noyer, je me maintenais à la surface des flots. Chers amis, mes bons concitoyens de Felsőpáhok! Est-ce bien vrai? Etiez-vous au courant? Et si vous l'étiez, pourquoi ne l'avoir pas dit? Je suis à bout de souffle. Si j'arrive à tenir encore dix minutes, peut-être un bateau dérouté m'apercevra-t-il et il me sauvera? Sinon, je fais savoir par la présente à tous mes compatriotes bien-aimés que je m'appelle Benedek Bencze! Hongrois! Ho ho! Ecoutez! Prêtez l'oreille à mes paroles et si vous tombez dans un semblable péril, battez des pieds et des mains pour ne pas vous laisser engloutir par les flots. Je salue ma bru, mon fils, et que Dieu garde la belle patrie hongroise!

Ayons confiance en l'avenir!

Dans quelque cent-dix, cent-quinze ans environ, par un beau jour d'été, toutes les cloches du pays sonneront à toute volée. Beaucoup de gens n'y feront même pas attention, pourtant ce joyeux carillon sera l'annonciation de grands changements.

L'ancien palais royal de Visegrád, d'ici là sera reconstruit dans une splendeur inouïe, avec d'immenses salles, des jardins suspendus. A la cérémonie inaugurale -qu'annoncera la sonnerie de cloches - quelques vieillards fondront en larmes. Alors en vérité sonnera l'heure, l'heure historique et solennelle, où prendra fin la déveine millénaire.

Visegrád ne sera plus alors la capitale de ce petit bout de pays, mais celle de la République Hongroise Danubienne, dont les côtes seront baignées par quatre ou cinq mers. On l'appellera "Danubienne" pour la différencier d'une autre, la République Hongroise de Basse-Rhénanie, peuplée non de Hongrois, mais de Bas-Rhénans miteux, avachis, qui auront pris le nom de Hongrois par superstition.

On ne saurait même imaginer comme il fera bon alors être Hongrois! Il suffit peut-être de dire que le mot "hongrois" - pendant cette bagatelle de cent-quinze années - se fera verbe, qui plus est dans une acception laudative.

"Hongarisir" voudra dire par exemple en français: se saouler la gueule. En espagnol: trouver de l'argent dans la rue et se baisser pour le ramasser; en dialecte catalan: "guéri de mon douloureux lumbago, je me baisse sans effort". Et si à Londres on dit: I am going hongarisir (c'est-à-dire littéralement: je vais hongarisir), cela signifie: "Cette femme divine, que tu vois là-bas, je m'en vais l'aborder, lui parler, lui prendre le bras, l'emmener chez moi et..." (ensuite un gros mot).

Un autre exemple: "Je hongarisis, tu hongarisis, il hongarisit, nous

hongarisons (verbe du deuxième groupe), signifiera dans sept langues civilisées (le norvégien, le grec, le bulgare, le basque etc...): "je mange (tu manges, il mange, nous mangeons) du rôti de canard avec une salade de concombres nouveaux, pendant que Yehudi Menuhin me joue au violon un air de csárdás."

Continuons: "Maman, je peux aller hongariser? - D'accord, va hongariser! signifiera en letton qu'un petit garçon demande la permission d'aller au cinéma et que la maman, après un moment d'hésitation, l'y autorise, pourtant le film est interdit aux moins de dix-huit ans.

Mais laissons-là l'étranger! Chez nous aussi il y aura beaucoup de noms de changés. Par exemple au lieu de vanille, mot étranger, l'usage aura "guerre", dont l'acception ancienne aura pareillement disparu. Dans la pâtisserie de Visegrád on pourra donc lire au-dessus du comptoir aux glaces:

Fraise

Rhum

Guerre

Chocolat

C'est ainsi que nous vivrons. D'ici là, pendant ces quelques années, il faut tenir le coup.